

A propos de la traduction Traduction et différences culturelles.

MANAA Gaouaou
Université de Batna.

Résumé :

Toute traduction est sacrifice ou perte. Le voyage que doit faire le texte d'une langue à l'autre ne peut s'accomplir que sous la tutelle d'un médiateur linguistique.

Respecter le texte source ou essayer de faire comprendre ses implicites au public cible : telle est la question, bien ancienne, qui est à la base d'une des controverses les plus fécondes chez les traducteurs.

Tour d'horizon et amorce de solution.

Introduction

Lorsqu'on traduit c'est pour faire comprendre dans un contexte précis.

Tout traducteur gagnerait donc à s'exercer par des exercices de compréhension, voire de déchiffrement du sens d'un texte avant de passer à la traduction proprement dite. C'est ce que d'aucuns appellent la traduction explicative, un exercice dans lequel on explique les différences entre les deux langues, entre autres sur l'aspect culturel.

Procédés

Le traducteur a-t-il les moyens de pouvoir s'infiltrer dans les pensées de l'auteur et les faire siennes ?

On devrait alors assister à une sorte de pillage qui déstructure les équilibres internes d'une langue pour les recomposer ensuite selon les règles, les modalités et les rythmes d'une autre langue. Cela va poser quelques problèmes.

Exemple 1.

Les textes de la fameuse série française de bande dessinée Asterix ont pour but premier de faire rire ; et pourtant, le lecteur allemand d'Astérix le Gaulois n'y trouve pas toujours son compte. Il est même irrité de ne pas comprendre pourquoi, dans l'un des titres de la série, de sérieux militaires romains semblent s'amuser comme des fous à danser autour d'un ensemble de chaises. Il est encore plus étonné d'apprendre que cet exercice permet de désigner le Romain qui s'était porté volontaire pour aller espionner les Gaulois. Le fait qu'on lui dise dans la légende qu'il s'agit de « scaune musicale » - la traduction littérale de « chaises musicales » - ne l'éclaire en rien.

Il en est de même de la lecture de la bande dessinée « Zid ya Bouzid » faite par le lecteur français. En choisissant de camoufler la personne de Zina l'auteur tient compte d'un fait culturel qui veut que toute femme ne doit pas exhiber ses atouts naturels devant l'homme étranger. Là où le lecteur Algérien rit à pleine gorge, le lecteur français reste perplexe. Le traducteur en langue cible aurait évidemment dû choisir une autre tenue vestimentaire mettant en valeur le physique de Zina, de même que la stratégie d'approche des deux personnages reste très réservée.

Quoi qu'il en soit, derrière ces mots, cette tenue, ces comportements, se cachent des *faits culturels* qui eux, sont porteurs du *rhème du texte*, c'est-à-dire de *l'information principale*, celle qui assure la finalité du texte, qui est de faire rire.

Traduction et différences culturelles

Implicite et fidélité

Il existe ainsi des faits culturels différents d'une communauté linguistique à l'autre, qui font partie intégrante du message véhiculé par les mots du texte. Lorsque le traducteur ne tient pas compte de ces faits culturels, il passe à côté de l'intention communicative du texte source, mais il dispose toutefois de moyens de compenser le manque d'éléments culturels équivalents à un endroit du texte, si l'on considère le texte comme un ensemble dont le sens dépasse la somme des sens individuels des mots.

Par conséquent, le traducteur doit trouver une définition de la culture qui le guide dans ses choix traduisants ; la culture c'est l'implicite par une communauté.

Il appartient au traducteur de voir dans quelle mesure il doit expliciter cet implicite en fonction de la finalité de son texte et de l'arrière-plan socioculturel différent du récepteur en langue cible.

Les corpus conversationnels que nous avons recueillis afin d'étudier les stratégies utilisées par les traducteurs montrent que la traduction de l'implicite constitue un problème réel et qu'il est étroitement lié à la notion de fidélité :

Confrontés à la traduction du mot « Tonton » (Dans le texte pour désigner François Mitterrand, ancien Président de la République Française) – Que fallait-il dans ce cas, traduire le mot en lui-même ou la réalité française dans une autre culture ?

Les premiers - sourciers - étant ceux pour qui la fidélité consiste à changer un minimum aux mots du texte source (au risque de fournir un texte inintelligible pour le lecteur en langue cible), les seconds - ciblistes - étant ceux qui visent surtout à rendre un texte cohérent en langue cible, (au risque d'éliminer des éléments culturels importants du texte source.

Discussion :

Premier informateur : « tu ne peux pas être fidèle au texte et en même temps toucher la satire, c'est ce qui me gêne ».

Deuxième informateur : « Moi je suis obligé de m'éloigner du texte... on rend plus l'esprit de ce texte, qui est ironique. C'est à toi, traducteur de rendre le texte intelligible aux lecteurs auxquels tu t'adresses... »

Traducteur 1. « Mais pas à l'intérieur du texte, parce que tu n'as pas le droit de réécrire le texte, tu n'as pas le droit de rajouter quelque chose au texte, c'est légalement interdit ».

C'est là que l'on mesure la pertinence de la définition de la culture. Elle permet de faire comprendre au premier traducteur qu'il n'a pas à se culpabiliser, quand il parle de 'rajouter quelque chose au texte', et qu'en glosant le nom de « Tonton » par une traduction explicative du type, « sobriquet gentil que les Français donnent à leur Président François Mitterrand », il ne trahit pas le texte, il ne rajoute rien au texte, il 'explícite' ce qui est implicite pour le locuteur français, respectant la fidélité au sens et à l'effet produit et satisfaisant au critère d'intelligibilité de l'informateur.

Sourciers vs ciblistes

Cette dichotomie entre l'attitude sourcière et l'attitude cibliste a profondément marqué toute l'histoire de la traduction, avec des justifications à chaque fois différentes. Ainsi, une conception étroite de la fidélité a pu donner lieu à des traductions littérales de textes sacrés, conception qui a pu aller jusqu'à en interdire la traduction !

C'est pourquoi, on a attendu cinq siècles avant de traduire le Coran en latin : transformer la parole de Dieu telle qu'il l'avait léguée au Prophète - Sidna Mohammed - (Que le salut soit sur lui)

Traduction et différences culturelles

eût été un sacrilège. De même que la traduction du nom même d'« Allah » par « Dieu » fait l'objet de débat jusqu'à nos jours.

A l'autre bout de l'axe sourciers - ciblites, les ciblistes centrent leur attention sur le récepteur du texte et sur ses attentes, cherchant à produire sur celle-ci le même effet que produit le texte source sur le récepteur en langue cible. Ceci peut mener à effacer toute différence culturelle au profit d'un ethnocentrisme culturellement monopolisateur.

Ainsi Kleib / Vermeer (1984) préconisent-ils de traduire l'apparition d'une comète dans une œuvre littéraire médiévale par une déclaration de guerre (nucléaire) entre les Etats-Unis d'Amérique et l'U.R.S.S. dans les deux cas la réaction des personnages du roman étant la même, à savoir : l'exode des villes.

Légitimer les positions

Historiquement, les argumentations pour l'une ou l'autre façon de traduire ont pu être très différentes.

Alors que pour les traducteurs des textes sacrés, il s'agit de respecter la parole divine quitte à ce que ce respect – *notamment du fait de la non-intégration des éléments culturels* – devienne une entrave à la communication – du Bellay, quant à lui, a plaidé pour l'imitation du style et de la syntaxe des anciens pour des raisons de politique linguistique. Chez Mme de Staël, c'est le goût de l'exotisme, caractéristique des romantiques, qui ont développé son respect des éléments culturels autochtones dans le texte source.

Dans la traduction post-coloniale, c'est encore la politique qui est à l'origine du parti pris stratégique, mais cette fois-ci elle n'est plus linguistique mais culturelle.

Voilà donc quatre argumentations différentes pour le même plaidoyer en faveur d'une « traduction aliénante » ou d'une priorité à la littéralité du texte source.

Ce sont pourtant ces mêmes traducteurs de textes sacrés, cités ici même comme sourciers, qui ont le plus contribué à animer le débat entre sourciers et ciblistes.

Alors que Martin Luther devait encore lutter contre le reproche du non-respect de la littéralité de sa traduction au niveau de la syntaxe et des catégories grammaticales.

Eugène Nida prend pleinement conscience du caractère de texte appellatif que représente la Bible (même si lui-même ne formule pas cette prise de conscience en ces termes) et comprend que le « pain quotidien » chez nous, doit être remplacé par le « bol de riz » chez l'indien et par le « poisson » chez l'esquimau, s'il veut convaincre les individus de ces cultures différentes de se rallier à la foi chrétienne.

Si nous examinons les différentes attitudes adoptées au cours de l'histoire face au degré d'*intégration des éléments culturels dans la traduction*, nous constatons qu'elles ont toutes un dénominateur commun : *la fonction – ou finalité – de la traduction.*

Cette fonction est déterminée par le donneur d'ordre, le commanditaire ou, encore, l'initiateur de la traduction : (qui peut d'ailleurs très bien être le traducteur lui-même)

Traduction et différences culturelles

Celui-ci décide en fonction du récepteur du texte. Si, d'entrée, le donneur d'ordre déclare que son texte doit servir à enrichir culturellement la langue cible – comme c'est le cas des tenants de la « *polyystem Theory* » ou de la « *manipulation School* » - qui vont même jusqu'à donner le statut de genre littéraire à la littérature traduite.

Si au contraire la fonction de la traduction reste la même, il doit tendre à un texte qui produise le même effet sur le récepteur en langue cible.

L'approche interprétative de l'École de Paris et ses théories sur les rapports entre l'implicite et l'explicite dans la parole ont implicitement ouvert la voie à une intégration de l'aspect culturel comme élément essentiel de l'opération traduisante.

La consécration de cette intégration et l'impératif du maintien de l'effet produit sur le récepteur, en cas de maintien de la fonction, ont donné une liberté nouvelle au traducteur, lui permettant de justifier, par exemple, le remplacement de jeux de mots par d'autres pour obtenir le même effet en langue cible ou encore d'expliquer que ce qu'on lui reprochait d'ajouter au texte n'était en fait que l'explication d'éléments culturels qui étaient implicites chez le récepteur du texte source du fait de son arrière-plan culturel différent.

On peut dire que, jusque-là, la traductologie a été tributaire d'une linguistique qui a évolué, jusqu'à intégrer la culture, et que dans ce cadre, parallèlement à ce qui s'est passé en linguistique, elle a reporté son attention de plus en plus sur la parole comme objet d'études.

Ainsi, comme nous l'avons signalé, le traducteur qui aura traduit le « pain quotidien » par le « bol de riz » n'aura fait que traduire l'élément *prototypique*.

Dans la civilisation source par l'élément prototypique correspondant dans la civilisation cible...

En tant qu'individu bilingue et biculturel, le traducteur aura ainsi changé de *focus*, il aura centré son attention sur un autre élément de ce champ sémantique de nourriture quotidienne.

Bibliographie

BELACESCU, I - STEFANINK, B « Une traduction au service de la didactique ». In le Langage et l'Homme, traductologie – Textologie, Vol – XXXVII – 1^o juin 2002. Pp : 155 / 176.

STEFANINK, B. « L'ethnocentrisme au service d'un enseignement de la traduction centré sur l'apprenant ». In Langage et l'Homme, 1995, n^o 4 – octobre – Pp : 275 / 293.

STEFANINK, B. « Esprit de finesse – esprit de géométrie ». Ed. linguistik und literaturübersetzen. 1995. Tübingen : Narr.

GUILFORD, Joy-Peter « Way-Beyond the Q I », Buffalo - New York : Creative Education foundation.

LAVAUULT, G « Fonctions de la traduction en didactique des langues », Didier érudition, Paris, 1998.